

Ma Chérie

Du même auteur chez À vue d'œil :

L'Aile des vierges

Laurence Peyrin

Ma Chérie



© Calmann-Lévy, 2019.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0361-1

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À Aretha

PROLOGUE

Déjà, sur l'acte de naissance, Papa avait eu la main lourde : Gloria Mercy Hope Merriman. « Gloire Pitié Espoir » Merriman. Trois prénoms modifiés en hâte du plan initial après que la sage-femme, tenant par un pied le nouveau-né sous la lampe à néon, eut affiché une moue dubitative et diagnostiqué un ictère foudroyant.

Chooga Pines était un village dont les maisons de bois gris semblaient s'agenouiller au bord de la mangrove de Floride, cette forêt amphibie qui vous isolait des progrès du monde. En avril 1933, entre les murs humides de son dispensaire, on soignait mal la jaunisse – et ce bébé-ci ressemblait déjà à une

momie égyptienne. Alors, va pour Gloria Mercy Hope, des fois que.

Le bon Dieu avait visiblement été sensible à une aussi criante dévotion. Et la malheureuse, qui à l'origine aurait dû discrètement s'appeler Mary Jane Louise, avait survécu – avec comme seul espoir pour échapper aux railleries administratives d'aller se terrer dans une église baptiste le restant de ses jours. Au lieu de ça, ses parents l'avaient ramenée à la maison, une bâtisse en pin blond qui jouxtait la scierie où travaillait son père.

Comme la plupart des gens en Amérique, Gloria Mercy Hope aurait pu voir escamotée sa malheureuse oraison patronymique par un diminutif moins chargé. Ici, les William devenaient Bill, les Robert Bob ou les Millicent Millie.

Mais la petite avait joué de malchance.

À six ans, elle souffrait d'un léger strabisme qu'on corrigeait en collant un pansement sur le verre gauche d'une paire de lunettes, et les autres gamines à l'école la surnommaient Sœur Bigleuse.

L'institutrice, qui la regardait comme une émanation de cuvette de baptême, ne semblait rien entendre des misères qu'on lui faisait.

Gloria Mercy Hope conservait une santé fragile, malgré le divin coup de pouce du départ. Le médecin qui la suivit pour toutes les maladies infantiles, auxquelles elle n'échappa pas, n'écrivait jamais ses prénoms dans le bon ordre. « Rooh, je n'arriverai donc pas à réciter cette prière correctement », se reprenait-il, ravi de sa bonne blague.

Sœur Bigleuse était taiseuse, maigre comme un clou, elle n'intéressait

personne. Sauf Benjamin, le fils du patron de la scierie.

Avec Ben, elle faisait les quatre cents coups, déplaçait ses genoux osseux pour grimper aux racines-échasses des palétuviers rouges, en revenait les jambes couvertes de griffures.

Tous les deux, ils attrapaient des écrevisses bleues dans les fossés des prairies marneuses de l'est de Saint Johns River, et Soeur Bigleuse riait aux éclats en tenant les crustacés du bout de ses doigts maigres – quand les écrevisses bleues sont jeunes, leurs pinces ne sont pas très développées et les gamins ne risquaient pas grand-chose, mais, ce faisant, ils se sentaient courageux.

Et accroupie sous sa jupe, Gloria Mercy Hope Merriman laissait voir sa culotte sans le faire exprès, ce qui lui

valait d'être traînée à la maison par sa mère fulminante.

Les griffures, la culotte, les mollets boueux, les accrocs aux jupes et tout le reste, la gamine s'était pris des roustes toute son enfance. Mais elle n'était pas malheureuse, non, d'ailleurs qu'aurait-elle pu connaître du malheur ou de l'inverse, retranchée derrière la mangrove ? Après elle, échaudés, ses parents n'avaient pas eu d'autre enfant, c'était trop de souci, trop cher. Du coup, elle avait une chambre rien qu'à elle, sa mère lui préparait des tartes aux pêches quand elle en réclamait, et c'était bon, même si elle la forçait à finir la croûte. « Mange donc, maigrichonne. »

Tout allait bien, en somme, en dehors des paires de baffes. Papa Merriman avait des principes, il fallait que sa fille soit bien élevée – même si on sentait

que certains soirs, lorsqu'il était là dans son fauteuil à rouler son tabac et qu'il posait les yeux sur elle, il se demandait ce qu'il allait bien pouvoir en faire.

Au fond, ce gosse, ce Benjamin, ce n'était pas une si mauvaise idée. C'était quand même le fils du patron. Mais il ne fallait pas qu'elle lui en montre trop, qu'elle fasse son garçon manqué, dit-il un jour à sa femme, alors que leur fille s'appliquait à faire ses devoirs sans les écouter.

Et puis : « Oh, tu as de la terre sous les ongles ! Quelle souillon tu fais ! File te laver, Gloria Mercy Hope Merriman ! »

À seize ans, tout changea. En à peine six mois, la gamine chétive et transparente prit quinze centimètres et douze kilos. Des fesses, des seins.

Elle avait juste eu du retard à l'allumage, entendit-elle bougonner

Papa un matin en passant devant la chambre entrouverte. Benjamin, lui, n'avait eu le temps de rien voir, il faisait ses classes à Gainesville. « Être femme de militaire, ça me plairait, à ta place », ajouta sa mère au repas du soir, l'œil en biais.

Ni l'un ni l'autre n'osait plus lever la main sur elle, la regardant comme un de ces flamants roses qu'on apercevait au loin dans la mangrove. Par miracle, l'adolescente moquée par ses camarades avait rétabli les niveaux, et l'on avait vu s'émulsionner en Soeur Bigleuse un détonant mélange de ce qu'il y avait de mieux à prendre chez ses deux parents.

De son père, Jack Merriman, solide bûcheron venu d'Arkansas, elle avait hérité la haute stature, une bouche charnue, des dents blanches et bien rangées. De sa mère, aux lointaines

origines amérindiennes – Rose Merriman était l’une des descendantes des rares guerriers du peuple séminole qui avaient refusé de quitter les terres de leurs ancêtres, dans les Everglades, au milieu du siècle précédent –, elle tenait ses pommettes hautes, ses cheveux d’un brun soyeux.

Quant aux seins, ronds et satinés, elle ne les devait qu’à elle-même et à cette huile de coco dont elle les enduisait généreusement avant de se coucher.

D’un coup, son bienheureux patronyme ne faisait plus rire personne. Le petit agent immobilier qui l’engagea comme secrétaire à Tampa semblait même y voir une combine érotique – les stars faisaient ainsi, elles prenaient des pseudonymes, n’est-ce pas, et le type un peu falot n’en revenait pas d’en

avoir une juste à lui, qui tapait très mal à la machine mais attirait la clientèle.

Un jour, cela ne manqua pas, un des photographes qui hantaient les plages de la baie la repéra alors qu'elle s'étirait sur sa natte en raphia.

La jeune secrétaire portait une toute petite chose qu'on avait baptisée du nom de cet atoll des îles Marshall où avait eu lieu une explosion nucléaire en 1946 : un bikini. Le sien était rouge. Le photographe était séduisant, il s'appelait Jackson, sans qu'elle sache si c'était son nom ou son prénom, c'était net, ça s'imposait comme un manifeste.

Pour ses dix-huit ans, Jackson la bascula à l'arrière de sa Corvette et lui promit un avenir de paillettes. Elle en voulut bien.

Dans ses bras bronzés, elle passa de sainte à femme. Et devant son objectif, de